

Sois apôtre recommande le P. Doncoeur, aumônier militaire



ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE

PRIERE DU 11 NOVEMBRE 2015

TEMOIGNAGES DE LA GRANDE GUERRE
(extraits de lettres ou articles)

Pour mille raisons !... J'en passe 999 ; voici la dernière :

- Parce qu'il y a de la boue plein les boyaux, de l'eau jusqu'aux os, du froid jusqu'aux racines des cheveux, des fatigues sans repos, toutes les misères possibles, et la vermine encore !

- Parce qu'il y a des monotones heures de faction la nuit, et les terribles heures d'avant l'attaque ! (...)

- Parce qu'on n'y comprend plus rien et qu'on ne voit plus comment ça finira...

Pour tout cela, il y a un **cafard**, un **cafard** énorme et venimeux : c'est le départ complet, l'envie de se coucher dans le fossé et d'attendre n'importe quoi qui arrivera... Cela, tu l'as vu.

Toi aussi d'ailleurs tu souffres ; mais parce que tu es chrétien, au lieu de chercher l'oubli dans le blasphème, ou le **kit**, tu t'es mis à prier. Un bon chapelet t'a apporté l'apaisement dans les bras de ta Mère. De temps en temps, tu as réuni en un colis bien tassé toutes tes peines et tu as envoyé le tout au Ciel, **en recommandé**. Et le Christ du Calvaire, qui te ressemble à s'y méprendre, s'est penché vers toi, t'a parlé au cœur et t'a embrassé. Alors, tu t'es senti bien fort.

- Parfait ! Continue ! Mais veux-tu essayer encore autre chose. Il faut varier un peu, et puis on n'en saurait trop avoir de remèdes contre ce mal. Tu n'as peut-être pas encore osé, parce qu'il y a le respect humain, parce que tu ne sais pas comment t'y prendre et que tu as peur d'en être pour tes frais. Eh bien ! Tu te trompes : **Sois apôtre...c'est radical !**

Ecoute-moi bien. Quand tu penses à une chose, tu ne penses pas à une autre. Si tu penses à tes camarades, à les consoler, à les aider, à les éclairer, tu ne penses pas à ton mal. Tu l'oublieras et les jours passeront vite et bien remplis.

Quand est-ce qu'on a peur ? C'est quand on y pense. Tant qu'on travaille dur dans l'attaque, ça va. Mais quand on est relevé, et qu'on attend sans rien faire dans un petit ravin que le bataillon soit reformé, c'est alors qu'on pense aux obus, et le moindre qui éclate vous fait courir. Tant qu'on pense à autre chose, on n'a pas peur.

Bien plus fort ! Si tu as été blessé, tu le sais bien : Quand on est tout seul dans son trou d'obus, avec son bras cassé, en attendant les brancardiers qui n'en finissent pas d'arriver, ah ! C'est alors qu'on souffre. Mais voilà qu'en gémissant rampe vers toi un camarade plein de sang, tu l'as reconnu : « *Ah ! C'est toi, mon pauvre vieux, comme ils t'ont arrangé... Viens qu'on te fasse ton pansement !* » Et tu l'as tiré vers toi, et tu as pansé sa cuisse cassée, et sa tête ouverte et sa main déchirée. Et tu as trouvé un reste d'eau dans ton bidon : « *Tiens, couche-toi, ne bouge pas ! Surtout ne t'en fais pas, tu as le filon, ce n'est rien. Je vais chercher les brancardiers.* » Et te voilà parti, tu ne penses plus à ton bras... On ne pense pas à deux choses à la fois.

Eh bien, c'est pourtant comme ça.

Si tu veux oublier ton mal pense à celui des autres. **Sois apôtre, tu verras, c'est radical.**

Extraits de la lettre de Jules Gillet à sa femme (19 mai 1915)

Aujourd'hui, j'ai un peu plus de courage et je vais te raconter le bilan des trois journées terribles et d'enfer où j'ai cru ne jamais te revoir (...)

Vers 10heures du matin, un homme de liaison du commandant vint disant qu'il faut tenir « à tout prix » et que l'on se prépare, les Allemands ont reçu du renfort et vont contre-attaquer. Nous sommes près de cent hommes dans ce boyau et un régiment de la garde vient sur nous, et il est forcé de passer sur nous s'il ne veut pas se découvrir. Notre artillerie commence à les exterminer dans leurs tranchées, c'était horrible, les bras, les jambes tout volait en l'air, et les cris affreux, alors ils se lancent sur nous avec des boîtes à mitraille, nous étions au bout du boyau, les premiers tombent sur nous, j'étais comme fou, les camarades tombent autour de nous, je ne vois plus rien, mais chose curieuse, je n'avais pas peur. Je comprenais que si nous lâchions pied nous étions aussi sûrement perdus.

Leurs bombes tombent toujours et c'est terrible de voir les camarades hachés, je suis tout couvert de sang. Camille à côté de moi tire sans arrêter ainsi que les autres qui restent debout. Quand là, malheur, ma Louise, j'ai eu la plus grande peine, mon frère tombe à la renverse dans mes bras. Il vient de recevoir une balle dans la tête, et tu sais qu'elles ne pardonnent pas, je le panse tout de suite, hélas, il n'a pas souffert, il avait un trou comme un œuf et j'étais tout couvert de cervelle. Ah ! le malheureux, je le vois toujours devant moi, il n'a pas souffert et tout de suite il est mort en vomissant du sang de la bouche, du nez et des oreilles. Je l'ai recouvert de sa couverture (...) Enfin, fou de désespoir, ne sachant comment faire, je me suis mis à creuser un trou derrière la tranchée, et là, je l'ai enterré avec ma petite croix et une prière d'un fou, car, à ce moment-là, je n'étais plus en moi. Si je reviens, je saurai bien le retrouver mais, hélas, nous sommes destinés à finir ainsi, ma pauvre femme, et jamais je ne te reverrai. ...

Joseph Gilles, ouvrier agricole landais, écrivait chaque jour à sa femme Corine. Il fut tué, à 36 ans, le 20 août 1916.

Aujourd'hui, dimanche, repos complet ; messe militaire à 9 heures dans l'église de Cérisy, j'y suis allé. Tu dois te penser, ma chère Corine ; moi qui n'allais pas souvent à la messe avant la guerre, maintenant j'y vais toutes les fois que j'ai l'occasion. Tu vas être obligée de croire que je suis redevenu chrétien. Eh bien, entre les deux, je veux qu'il n'y ait rien de caché, je veux te faire savoir tout ce que je pense et tout ce que je fais.

Je vais à la messe parce que le danger m'a effrayé, et m'a fait réfléchir à des choses auxquelles je ne voulais guère penser avant la guerre.

Lorsque j'étais avec toi, j'étais pris par mon travail, et je voulais en même temps me passer quelque plaisir, et je ne réfléchissais guère à ce qui devait m'attendre ici. Je ne pensais qu'au présent. Mais lorsque je me suis vu privé de tous les plaisirs, quand les obus et les balles m'ont mis devant la mort, et c'est aussi en prenant les longues heures de garde au créneau que j'ai eu le temps de réfléchir, et maintenant j'ai pris au sérieux ces croyances avec lesquelles j'ai discuté si souvent avec les camarades. Voilà comment ça se passe et que l'on dise ce qu'on voudra, je sais que tu seras de mon avis.

Extrait d'une lettre d'une religieuse infirmière, en mai 1915

« ... Il faut vous présenter les héros du jour... Le premier est l'un de nos blessés, âgé de trente-cinq ans, grièvement atteint à la jambe, et qui nous arriva il y a trois mois, un peu ahuri de se trouver dans un couvent. Rasé et d'allures étranges, bien que correctes, il étonnait à première vue... Plus d'une fois, nous l'avions soupçonné d'être acteur ; plus d'une fois aussi, selon ses dires, il fut soupçonné à la guerre d'être « curé ». Hélas ! ce brave marchand de poissons de Paris n'était pas acteur et encore moins curé, mais un Montmartrois pas baptisé, sans croyances, anarchiste, très intelligent, ayant poussé tout seul, sans culture, comme l'herbe des champs. (...) Un matin il exprima nettement le désir de devenir catholique, demandant si cela se pouvait.

Un catéchisme expliqué lui fut donné, additionné de leçons particulières... Depuis qu'il étudiait, il ne se cachait pas pour parler aux blessés et à sa famille de son prochain baptême. Un jour qu'il parlait avec un soldat intéressé par la foi catholique sur les soins qu'ils recevaient, le marchand de poissons s'enflamme subitement et dit : « Ce que ces Sœurs ont fait pour moi, je ne pourrai jamais l'oublier... Et bien que la Sœur nous ai dit au catéchisme que l'on ne doit jamais jurer en vain, je jure qu'après la guerre, lorsque j'aurai fait une bonne semaine de merlans ou de maquereaux, mon premier acte sera d'en porter une caisse chez les Sœurs le vendredi suivant, en reconnaissance. »

L'autre catéchumène est un jeune père de famille, bouffon de l'ambulance (...). Mais s'il a ses heures de gaieté, il a aussi ses heures de sérieux ; c'est ainsi qu'il refusa d'assister au concert des blessés pour étudier son catéchisme, « car – disait-il- je veux être catholique pour vivre en catholique, et je veux connaître ma religion pour bien la pratiquer... » Au baptême devait se joindre pour lui le sacrement de mariage, et c'est ainsi que, dimanche, se célébrèrent dans notre chapelle ces touchantes cérémonies. Après que nos deux blessés, qui durent rester assis durant toute la cérémonie, eurent reçu le baptême, et pendant que le prêtre confessait la future mariée, les soldats valides firent vibrer les notes du cantique : « *Je suis chrétien.* » Le mariage fut célébré ensuite, et le Salut du Très Saint Sacrement clôtura cette consolante soirée.

Nos soldats voulurent encore chanter *Catholiques et Français toujours*. Un des nouveaux baptisés en savoura particulièrement les paroles. N'avait-il pas été cité à l'ordre du jour sur le champ de bataille pour avoir sauvé un convoi de munitions explosives, sous le feu de l'ennemi ?... La cérémonie terminée, les héros du jour furent fêtés par tous. Outre le champagne et les dragées, il leur fut offert un joli crucifix et une superbe gravure : *La Madone du grand-duc.* »

« **Les choses de la maison** », de René BAZIN de l'Académie Française, nov 1914

« Soldats qui vous battez pour la France, compagnons de mes fils, je vois les champs d'où plusieurs d'entre vous sont venus, et je puis vous donner des nouvelles de chez vous : car les familles se rassemblent aujourd'hui beaucoup plus que dans la paix.

D'abord, tous les travaux nécessaires ont été faits : la moisson, le battage du froment, de l'avoine et de l'orge, les vendanges aussi, qui viennent de finir. Vous me direz : « Comment donc ont-elles fait ? » Vous avez raison de mettre le féminin : ce sont les mères, les femmes, les sœurs qui ont commandé l'ouvrage. Elles y ont pris leur grande part. Des voisins ont aidé

Le plus dur de la vie, à ce moment du monde et de l'année, c'est le soir. On n'est pas distrait par le travail. J'ai vu le père, les sœurs, le journalier de hasard, rentrer dans la salle commune de la ferme et s'asseoir des deux côtés de la table où fume la soupe que la mère a trempée. « Eh bien ! a-t-il écrit ? » Les bons jours sont ceux où il a écrit. On reprend la lettre que la mère a lue la première et qui repose, en évidence, sur le coin du buffet de noyer ciré ; c'est la fille aînée qui fera la lecture, et qui reste debout, le papier tremblant un peu dans ses mains et approché de la lampe, tandis que le père, attentif comme à un marché, le visage soucieux, remuant parfois les lèvres, écoute et tâche de surprendre quelque détail, quelque expression de lassitude après un combat ou une marche qui lui permette de se plaindre à son tour et de dire : « Notre pauvre gars, tout de même ? »... On reprend les termes de la lettre, où le troupiér, bien souvent, a mis un mot pour faire rire les parents. Les souvenirs, les images, les paroles qu'on se rappelle, la lettre qui est là, presque vivante dans les mains, complètent la famille et tiennent, en quelque façon, la place de l'absent.
